



LE MONUMENT DU MAINE.

Le plan du monument commémoratif des marins du cuirassé "Maine" qui a été adopté est l'œuvre d'Ottilio Piccirilli, de New York. Il coûtera \$110,000 et sera érigé dans le square Lopez Acre, à l'angle de la rue Broadway et la Septième Avenue à New York. Il sera construit en marbre du Tennessee et portera l'inscription suivante: "Aux valeureux marins qui ont péri dans le Maine. Non présumés contre le sort. Sans crainte dans la mort." La hauteur du monument, de la base au faite de la statue de la Colombie, sera de 45 pieds. La somme nécessaire sera levée par souscription populaire.

TEMPERATURE

Du 4 avril 1901.

Table with 2 columns: Time (V. h. du matin, Midi, 3 P. M., 6 P. M.) and Temperature (Fahrenheit, Centigrade).

La Mort du Christ.

Quelle étrange et étonnante semaine que celle que nous traversons en ce moment. Vous avez beau fouiller le passé de l'humanité et le retourner dans tous les sens, vous ne trouverez ni sous aucun climat, ni à aucune époque, une huitaine qui lui soit comparable; elle est absolument unique dans l'histoire, débordante de tout à la fois de larmes et de cris de joie, d'abaissements et de relevements, d'humiliations et de triomphes.

Jamais on n'a vu, en un aussi court espace de temps, s'entasser les uns sur les autres, pêle-mêle en apparence, avec une écrasante logique en réalité, autant d'événements qui se combattent et s'harmonisent qui se contredisent et se corroborent. Comment concilier l'entrée solennelle du Christ à Jérusalem, au milieu des acclamations de tout un peuple, avec les accusations, les trahisons, les poursuites, les condamnations, les supplices du lendemain une ignominieuse mort sur le Calvaire, pour en revenir, le surlendemain, à un second triomphe plus éclatant encore que le premier, à la glorieuse et décisive victoire de la résurrection? N'y a-t-il pas là de quoi confondre toutes les imaginations? Quel est l'insensé qui a jamais cherché la vie dans la mort et l'immortalité dans l'anéantissement? On a pu voir parfois des hallucinés, des criminels d'état même, risquer leur existence pour se faire un renom, pour se conquérir une grande et glorieuse position dans

le monde; mais chacun d'eux, sans exception, a toujours cherché à se soustraire à la justice humaine, et essayé d'échapper aux étreintes de ceux qu'il avait voulu frapper.

Rien de pareil chez le Christ. Au lieu de prendre la fuite comme devait le lui conseiller le bon sens et le sentiment de la conservation, qui est le plus puissant des instincts de l'homme, il est allé au devant de ses bourreaux et il s'est livré à eux. Au lieu de maudire ses juges et ses assassins, il les a plaints, il les a bénis, il a pleuré sur eux et prié pour eux. Il a laissé ses ennemis le flageller, lui ceindre le front d'une couronne aussi douloureuse que dérisoire et le crucifier, sans proférer une seule plainte; il est mort simplement, silencieusement, sans en appeler, comme le font les prétendus réformateurs en pareil cas, à la justice de l'avenir.

Quelle était donc son crime? Il avait trop aimé l'humanité. Il prêchait une morale trop pure, trop élevée, celle de la vertu, du devoir, de l'amour, du dévouement, du sacrifice; il défendait les petits, les humbles, les hommes de bien, celles qui fussent leur classe, leur origine, leur nationalité. Il voulait réformer la société d'alors, transfigurer l'humanité, réhabiliter la femme, soumettre tous les hommes, riches ou pauvres, puissants ou faibles, aux mêmes devoirs. Il combattait les idées, les mœurs, les choses, les hommes, de son temps. C'était un crime irrémissible, sans doute, qui méritait la mort, et la mort la plus ignominieuse.

Il fallait, en effet, qu'il mourût, pour faire triompher d'une plus éclatante façon la doctrine qu'il enseignait, la morale qui l'inspirait, les exemples qu'il donnait. Il est de mode aujourd'hui de citer à propos de tout, quelques paroles de Napoléon et l'on n'a pas tout à fait tort, car il a semé sur sa trop courte route de la vie, passablement d'idées qui méritaient d'être méditées, notamment celle-ci qui tombée de ses lèvres d'homme de génie qui, lui aussi, a eu son calvaire, prend une autorité saisissante et une portée incomparable.

"Va"—disait-il, un jour à un de ses fidèles qui l'avait suivi jusque sur son rocher de Ste-Hélène et s'amusaient, devant lui, à divaguer sur l'origine et la nature du Christ—"Va", je crois me connaître mieux que toi en hommes, et je te réponds que le Christ n'en était pas un."

LE SUCHET

A NOTRE

Station de Quarantaine.

Le croiseur français dont nous avons été les premiers à annoncer la venue à la Nouvelle-Orléans, sur une dépêche que nous avons communiquée au commandant Houette, est arrivé hier matin vers neuf heures, à Pembouchure du Mississipi, et à midi, jetait l'ancre à notre station de quarantaine.

Une conférence a eu lieu dans la journée entre le maire, le vice-consul de France, M. Thiéband, et le Dr Souchon, président de notre Bureau de Santé d'Etat, pour décider si le croiseur serait retenu à la station le nombre de jours fixé par la loi, ou s'il lui serait permis de monter le fleuve et d'entrer dans notre port.

Nous croyons savoir que le maire, étant donné que le Suchet ne nous arrive pas d'un port infecté et qu'il a déjà subi une décontamination à Galveston, est désireux de le voir exempter d'une inutile détention.

On connaît l'excessive prudence de M. Capdevielle, on sait aussi avec quelle inflexible rigidité sont mises en vigueur les lois dont l'exécution lui est confiée; mais le maire est un homme à l'esprit large, qui voit les choses dans leur vrai jour, et qui ne se laisse pas émuouvoir par de chimériques appréhensions. Puisque le Suchet n'a touché à aucun point d'où il pourrait nous apporter des maladies, et s'il a subi l'inspection sanitaire réglementaire, serait-il rationnel de mettre obstacle à sa marche?

Nous avons à la tête de notre Commission d'Hygiène d'Etat un homme non moins soucieux que le maire des responsabilités qui lui incombent, un esprit des mieux pondérés aussi, le Dr Souchon, qui, à une seconde conférence qui doit avoir lieu aujourd'hui, usera du pouvoir discrétionnaire dont il est revêtu, s'il le juge sage; pour exempter le Suchet du règlement sanitaire.

LE FEMINISME.

Une femme a-t-elle le droit de fumer dans un compartiment de chemin de fer réservé aux "dames seules"?

Voilà la question qui passionne en ce moment les Bruxellois. Il y a quelques jours une femme prit place à la gare du Midi dans un compartiment: "Dames seules". Survint une deuxième femme qui tira un élégant étui à cigarettes de sa poche et se mit à "en griller une".

Protestation de la première femme, riposte de la seconde, plainte, procès-verbal. Va-t-il sortir de cet incident la nécessité d'une nouvelle plaque: "Fumeuses"?

On ne sait jamais avec ce féminisme!

L'eau gazeuse d'Abita convient aux habitués. Ils aiment les bonnes choses—les habitués!

EDMOND GOT.

Paris, 22 mars.

La mort vient de réunir pour l'éternité deux artistes de la Comédie-Française, qui furent souvent réunis par le succès devant le public, en ces dernières années.

L'autre jour, c'était Sophie Croizette qui disparaissait presque jeune encore, après une carrière si brillamment commencée, et qu'elle avait volontairement interrompue pour prendre sa retraite, bien avant que Got lui-même songeât. Et Got est mort un peu après, dans sa délicate propriété du hameau de Boulainvilliers, à Passy, où il avait toujours vécu en philosophe, presque en sauvage, fuyant le monde et ne recherchant la familiarité que de rares amis. En deux jours la mort aura fait ces deux victimes. La Maison de Molière aura eu à pleurer deux de ses plus illustres parmi ses sociétaires.

Il n'y a pas encore six ans qu'Edmond Got, qui appartenait à la Comédie Française depuis 1844, donnait sa représentation de retraite, après cinquante et une années de service. Plus d'un demi-siècle. Je le vois encore ce soir-là, dans la cérémonie d'adieu, debout sur la scène au milieu de ses camarades, qui lui récitèrent des sonnets composés pour la circonstance par Henri de Bornier. Il était vert encore et vigoureux, en dépit de ses soixante-trois ans sur le point de sonner. C'était le 20 avril 1895, et Got était né le 1er octobre 1822.

Au cours de la soirée, il avait joué le rôle de Triboulet, dans le second acte du Roi s'amuse, un rôle qu'il affectionnait, qu'il avait voulu jouer malgré M. Perrin, qui ne le voyait pas sous la bosse du bouffon de François Ier, mais le lui avait laissé jouer parce que, avec un comédien de ce talent, il y avait toujours quelque chose d'original à espérer dans la composition d'un personnage de théâtre. Cette reprise ne fut pas heureuse, et le comédien dut accepter de dures critiques auxquelles il ne se résigna pas. Il était très entêté, et ses entêtements avaient quelquefois raison du public qu'il finissait par convertir à la façon dont il comprenait un rôle.

Après Triboulet, il crut pour un soir le rôle de Falstaff, dans un tableau d'une traduction de ses amis Auguste Vaquerie et Paul Meurice; puis il joua Marcot, de l'Amour médecin, à côté de Fugère, de l'Opéra-Comique, et de quelques-uns de ses camarades de la Comédie.

Les sonnets ne lui avaient pas plutôt été dits que l'idée lui vint de haranguer le public pour le remercier d'être venu saluer et applaudir une fois encore le vieux comédien qui avait pris le parti de la retraite. L'émotion l'étreignit à la gorge. Il s'embrouilla, mais toute la salle l'applaudit et elle l'applaudissait pour témoigner toute son affectueuse sympathie.

Got ne fut pas toujours un pensionnaire commode. Il eut souvent maille à partir avec ses camarades et même avec ses administrateurs. M. Perrin le regardait tout en appréciant son jugement et son bon sens auxquels il ne manquait jamais de faire appel. Mais il n'était pas facile de le faire parler, ce diable d'homme, quand il ne voulait pas parler, et quand on le pressait, il s'en tirait la plupart du temps par une boutade, ou il y avait de la malice et plus souvent de l'ironie. Ce n'était pas

qu'il se crût supérieur à l'un ou à l'autre de ceux avec lesquels il discutait. Mais il avait ses idées à lui et il y tenait. Il avait toujours le mot mordant, et il y avait toujours aussi quelque chose dans ce mot, résultat soit d'une observation réfléchie soit d'un sentiment approfondi. Quoi qu'on en ait dit, il était modeste et n'avait que la gloire familière au comédien. Il aimait à être consulté parce qu'il savait et qu'il avait la conscience de son savoir. Mais il n'en faisait pas étalage. Et, par-dessus tout, il avait le culte de Molière.

Il compta quelques vrais amis, parce qu'il avait au plus haut degré la vertu de l'amitié. Au lycée Charlemagne, où il fut lauréat du concours général, il eut pour condisciples Vaquerie, Meurice et Emile Augier. Un seul, Paul Meurice, devait lui survivre. L'amitié qui le liait à l'auteur des Effrontés était légitime. Il la manifesta publiquement, un soir de première représentation, en venant nommer l'auteur de Paul Forestier.

Mesdames et messieurs, dit-il, en adressant au public la phrase traditionnelle, la pièce que nous avons eu l'honneur de représenter devant vous est... d'Emile Augier.

Il s'était arrêté, comme s'il avait eu peur lui-même de sa hardiesse, puis s'était brusquement décidé à supprimer le mot "monsieur" avant le nom de l'auteur, ce qui avait été jusqu'alors le privilège des écrivains morts. Mais la célébrité d'Augier, bien vivant et qui devait encore réserver quelques chefs d'œuvre à la Comédie-Française, pouvait faire pardonner cette boutade à sa vieille affection.

Cette affection dévouée, cet attachement, il avait déjà trouvé l'occasion de le témoigner à son plus cher camarade, quand le comité de la rue Richelieu hésitait à jouer la Contagion, la pièce de M. Poirier, qui venait d'être installée à l'Odéon. On a conté cent fois les détails de cet incident, à la suite duquel Got, par permission spéciale de l'Empereur, put aller créer au second Théâtre Français le rôle que l'auteur lui avait destiné dans toutes les grandes villes de France. Après cette équipée, il reprit sa place dans les rangs de la Comédie, dont il devait devenir le doyen en 1873, après le départ de Régulier, fonction qu'il occupa pendant vingt-deux années.

Got avait débuté en 1844 sur la scène de la rue Richelieu, par le rôle d'Alain, des Héritiers. Il ne vint pas directement du Conservatoire. A sa sortie du collège, avec tous ses diplômes en poche et son titre de lauréat, il devait jouer dans "la vie" de sa première jeunesse, le rôle de Giboyer, avant de le créer sur la scène dans les deux pièces d'Emile Augier. La conscription le prit. Il servit un an en Afrique, sous les ordres du duc d'Angame qui, pressant l'artiste, lui fit quitter presque aussitôt le régiment. Got ne l'avait jamais oublié, et s'il refusa toujours les invitations de Chantilly, parce que son humeur misanthropique fuyait les brillantes réceptions, il n'en témoignait pas moins beaucoup de reconnaissance à son ancien colonel qu'il retrouvait parmi ses plus fidèles admirateurs au foyer du Théâtre-Français.

L'élève de Provost devait faire rapidement son chemin. Le 30 juin 1850, il était élu sociétaire. Son comique était déclaré un des plus brillants qu'on ait vus depuis longtemps à la Comédie-Française. On applaudit à ses audaces de comédien, à sa verve, à sa gaieté. Deux rôles,

dans l'emploi des valets du répertoire, furent joués par lui superbement: Hector, du Joueur, et Clinton, du Menteur. Mais de 1845 à 1894, que de rôles repris par lui, que de créations marquées au coin de son talent fin et original. Il était étourdissant de fantaisie dans l'abbé d'Illé, fait jurer de rien, franchement naturaliste dans la création du Due Job; plaisamment et tragiquement réaliste dans l'un et l'autre (Giboyer).

De dernier adjectif lui convenait encore mieux à propos de la composition du personnage de Maître Guéria. Il avait le courage des ses rôles et pour ses rôles. C'est ainsi qu'il tint vaillamment tête à l'orage d'Henriette Marchal et quand, après le 4 septembre 1870, on lui demanda de réécarter quelques pièces des Châtiments, parce qu'on le savait républicain de vieille date:

"Si j'étais un des rares opposants de la veille, répondit-il fièrement, qu'on me permette de me tenir encore à part des trop nombreux fanfarons du lendemain."

Il n'arrivait pas tout de suite à la mise au point définitif de son personnage. Il n'y parvenait que lentement par un long et patient effort. Mais, quand il l'avait conquis, l'effet qu'il y produisait était d'autant plus grand qu'il l'avait plus cherché, plus fouillé, plus disséqué. Il en était alors la vérité la plus expressive. C'est ainsi que deux de ses rôles favoris, Arnohpe de l'Ecole des Femmes et le père Poirier du Gendarme de M. Poirier, ont fini par être posés par lui à un degré de vérité tel qu'on eût cru voir les personnages eux-mêmes sur la scène.

Nous avons dit qu'il était un lettré. Il écrivit deux livrets d'opéra, François Villon et l'Éclaircie pour son ami, le compositeur Edmond Membre, qu'il soutint et encouragea de toutes ses forces, lorsque ces deux ouvrages furent donnés à l'Opéra. Comme on l'interrogeait sur le caractère de son collaborateur amical:

"Membre!... dit-il, c'est un bœuf pour le travail."

C'est ainsi qu'il avait le mot typique et franc. Après sa retraite, il s'était enfoncé dans son cottage de Passy, d'où il était venu si souvent par l'omnibus, pour ses six mois, se rendant à la Comédie-Française, et où il retournait toujours avec joie et au même prix pour s'enfermer au milieu de ses livres, qui furent ses derniers et non moins chers amis. Il aimait à lire Horace, Virgile, le théâtre de Labiche, dont il avait créé un rôle dans Mot! Et s'il prenait l'omnibus, ce n'était point par avarice, c'était par goût, car il était un peu paysan du Danube, dont il avait la rude franchise. Got, en effet, était riche, et il ne faisait pas plus étalage de sa fortune que de son savoir. Et cette fortune ne lui venait pas seulement du théâtre, où sa carrière avait été aussi laborieuse que fructueuse. Il avait hérité, il y a quelques années, de soixante mille livres de rente qui, jointes au produit de ses économies personnelles lui eussent permis un luxe d'existence dont sa simplicité, ses habitudes, le souvenir des difficultés du début l'éloignaient. Au Conservatoire, où il professa longtemps l'art dans lequel il s'était fait une renommée, une de ses jeunes élèves s'éprit de son vieux maître. Il l'épousa et ferma la bouche aux mauvais plaisants par une félicité conjugale qui embellit ses dernières années.

Il avait eu un oncle qui portait le même nom que lui et le prénom de Gaspard. Cet oncle

était un enragé de musique et comme tel aboué de l'Opéra, où on le contait longtemps sous le sobriquet que les petites danseuses lui avaient donné de Gaspard Got le pêcheur.

Got s'est éteint au milieu de sa famille, entouré de sa femme et de ses trois fils qui le pleurent dans le coquet petit ermitage de Passy, que de grands arbres et des massifs de fleurs cachent aux passants, où il a vécu heureux, en philosophe, loin du monde dont il fuyait les bruits, ne s'occupant à personne et ne recherchant plus, en ces dernières années, que ceux, et ils étaient rares, qui avaient conservé le souvenir du vieil artiste.

THEATRES.

TULANE.

Les expériences d'Hypnotisme qui sont d'ailleurs prodigieusement intéressantes, attirent toujours la foule, depuis dimanche, au Tulane, en attendant le début de Miss Bertha Galland, une nouvelle étoile qui a fait récemment fureur sur toutes les grandes scènes du Nord. Elle fera sa première apparition dimanche au Tulane.

ACADEMIE DE MUSIQUE.

Les "Femmes Mormones" (Mormon's Wives), ont obtenu un tel succès dès la première représentation, à l'Académie de Musique, que le directeur Morris a résolu de reproduire la même pièce, la semaine prochaine, avec accompagnement de variétés extrêmement amusantes.

THEATRE COCHRANE.

Beaucoup de monde au nouveau théâtre Cochrane, coin Douane et Bourgogne, malgré la semaine sainte. Il est vrai que l'on y reproduit un excellent opéra comique, "Said Pachà". Dimanche prochain, "Fra Diavolo".

CRESCENT.

"My Friend from India" est incontestablement une des plus amusantes bouffonneries que l'on ait vues au théâtre cette saison. Aussi fait-elle recette à chaque représentation.

On nous annonce pour dimanche prochain une troupe de minstrels bien intéressants. Elle fera fureur au Crescent. Nous en reparlerons.

GRAND OPERA HOUSE.

Le "Black Crook" a porté bonheur au Grand Opera House, et à la troupe Baldwin Melville, qui a fait toute la semaine des salles pleines. C'est un succès tout à fait exceptionnel, surtout durant un semaine comme celle qui se termine demain.

L'eau constitue trois quarts du système. Si ces trois quarts sont en bon état—bon! L'eau d'Abita protège contre tous les dangers.

NAVIGATION FLUVIALE.

Départs de bateaux à vapeur VENDREDI, 5 AVRIL 1901

Bateaux de la ligne GULF AND MISSISSIPPI... Samedi, 6 AVRIL 1901. Rivière Rouge—SURISE, à 5 P. M. Rivière Ouachita et Black—FRED A. BLANKS, à 5 P. M. Grand Lake et Bata. VALLEY QUEEN, 5 P. M.

Feuilleton

L'Abeille de la N. O.

LA Fante de Jeannine

GRAND ROMAN INÉDIT

Par PAUL ROUGET.

QUATRIÈME PARTIE

Les Miettes du Bonheur.

SOIR DE TRIOMPHE.

Il relat cette phrase vingt fois.

"Tout ce qu'il me sera humblement possible de faire pour vous manifester ma reconnaissance, je le ferai."

"Je vous en fais le serment."

Et il se disait:

"Oui, oui, elle est prête à répondre à mon dévouement prête à m'appartenir."

"Mon Dieu! ce serait trop de bonheur!"

"Je n'ose y songer..."

Ce serait la réalisation du plus beau, du plus merveilleux des rêves!

Entendre sa voix, respirer son parfum, vivre de sa vie!

"L'avoir enfin à moi, rien qu'à moi, à jamais!"

"Travailler pour son bonheur pour lui rendre l'existence large et facile avoir pour récompense le sourire de ses lèvres adorables..."

Avec l'extatique ivresse de son baiser!... O mon Dieu! mon Dieu, ce serait trop beau.

Une fièvre ardente l'envahissait, jetait un émoi délicieux dans son âme.

Il lui semblait qu'on paradis s'ouvrait devant lui, un paradis ineffable et troublant où d'inépuisables joies allaient lui être révélées.

Ses tempes battaient. Son cœur avait des sautes brusques sous l'afflux du sang. Il eut peur qu'il ne se rompt.

Mais tout à coup une pensée le traversa, chassa cette fièvre d'espérance qui l'exaspétait.

Pour le payer de ce qu'il avait

fait pour son enfant, Jeannine se donnerait, s'abandonnerait à lui. Oui... cela était certain. Mais ne serait-ce pas infâme d'abuser ainsi d'elle, de profiter de son sacrifice?

Oui certes.

Un homme délicat ne pouvait accepter cela, un abandon du corps sans l'amour? Ce serait presque un crime.

Son cœur se gonfla.

Ses yeux reflétaient une douleur immense et un pli amer, un pli navrant crispé le coin de ses lèvres.

Oui... oui... il était fon tout à l'heure d'espérer. Est-ce qu'il était de ceux-là à qui la joie, l'amour sourient!

Le malheur, d'ailleurs, continuerait à peser sur sa vie.

Car si la jeune fille, par devoir consentait à lui appartenir, il était probable que jamais elle ne l'aimerait.

Y avait-il un mot, un seul mot dans sa lettre qui pût faire espérer cela?

Non.

Il y était question de reconnaissance, et c'était tout.

Henry Lipray se prit tristement la tête dans les mains.

Longtemps il réfléchit.

Il n'était pas né pour être heureux pour connaître l'ivresse de sentir un cœur battre contre le sien.

Pourquoi s'obstiner alors dans un rêve d'amour impossible? Que devait-il faire?

Attendre et se résigner. Se remettre au travail, avec tout ce qu'il avait de forces... avec tout ce qu'il avait d'âme... retourner à son idéal d'autrefois... se consacrer exclusivement... dédaigner de ses propres maux... à soulager ceux des autres!

De nouveau, il devait mettre à la disposition de la science, cette compagnie de ceux qui se seront élevés au-dessus des défaillances humaines, sa jeunesse, son savoir, son énergie.

S'arrachant à la voie fautive sur laquelle il avait aigüillé sa vie, il devait reprendre enfin la bonne, celle qui monte vers le devoir, vers le sacrifice, vers le bien.

Il allait le tenter.

Une résolution s'anora en lui. Cette résolution était celle-ci: Pen avant l'arrivée de la jeune mère, il lui louerait à son nom, dans un quartier assez éloigné, un coquet petit appartement qu'il meublerait... oh! simplement, mais avec goût néanmoins.

..Ce serait un intérieur modeste, mais où se trouverait tout le nécessaire, où il ferait bon vivre.

Quand la jeune fille se présenterait devant lui, il la conduirait là... chez elle... avec son enfant, sans un mot qui pût le trahir.

Et si elle parlait, si elle s'offrait à lui, il s'efforcerait de résister, de vaincre le mauvais dé-

sir écolos en lui, de rester digne et grand comme son amour.

Oui, oui, il ferait ainsi. Il ne rappellerait rien à la jeune fille de ce qu'elle sous-entendait dans sa lettre.

Quand il releva la tête, une lueur d'énergie et de résignation brillait au fond de ses yeux noirs.

Cette même énergie apparaissait sur les traits de son visage.

Son regard alla se fixer sur le portrait de sa mère, toujours appendu au même endroit.

Sur ce portrait que tant de fois déjà il avait contemplé.

Et il lui sembla que les lèvres minces et fines d'un sourire tendre... d'un sourire d'encouragement... durant une seconde fugitive, s'illuminaient.

II

LE DOUTE DU PASSÉ.

Le vieillard que le jeune médecin avait entrevu au moment où il allait quitter l'hôtel et dont la rapide vision l'avait si étrangement troublé était bien le docteur Lipray, de Larigues.

Comment se trouvait-il là? Était-ce hasard pur ou calcul?

Quinze jours auparavant, un matin, dans son courrier, le docteur avait trouvé une lettre circulaire envoyée de Paris. Elle disait ceci:

"Monsieur et cher confrère,

"Vous n'ignorez point la découverte merveilleuse d'un sérum antifièvreux que fit l'un des derniers et déjà célèbres médecins: le docteur Henri Lipray."

"Vous connaissez aussi les résultats surprenants obtenus à l'aide de ce sérum."

"Cette découverte marque une nouvelle étape pour la science... presque une révolution."

"Elle est inappréciable."

"Se basant sur elle, la médecine est destinée à faire un pas énorme en avant."

"Le docteur Lipray, vous ne l'ignorez pas non plus, est un de ceux qui ont pris part avec le plus d'opiniâtreté et le plus de bonheur à la lutte contre l'effroyable tuberculose."

"Toi nous l'admiration et quelques-uns de nous viennent de décider qu'un banquet serait prochainement donné, à Paris, en son honneur."

"Ce sera la glorification d'une carrière qui doit être proposée comme un exemple à la jeunesse travaillante."

"Nous ne doutons pas, monsieur, de votre adhésion."

"L'hommage que nous voulons rendre au jeune maître doit être général et non l'œuvre de quelques-uns seulement."

"Le banquet aura lieu à l'hôtel Continental, le 23 juillet courant."

"Si vous vous désirez à y assister, vous voudrez bien adres-

ser votre réponse au docteur Lorillot, 22, avenue de Wagram."

"Nous vous prions d'agréer, monsieur et cher confrère, l'expression de nos sentiments de bonne confraternité."

"Un groupe de médecins."

"Le vieillard lut et relut cette lettre."

Son cœur, dur, s'emplit d'une profonde émotion.

Les travaux d'Henri ne lui étaient pas inconnus.

De loin, par des articles de revues et de journaux scientifiques, il avait suivi sa gloire naissante.

Il avait eu connaissance de son triomphe éclatant.

Mais s'avait été jusqu'alors avec une malédiction du cœur.

Il savait qu'Henri Lipray était le fils de cette femme qu'il avait chassée, de l'infâme épouse qui avait dévolé sa vie et dont il s'était séparé.

Son fils à elle, oui... le sien, non. L'enfant de l'adultère et de l'ignominie, à la bonne heure.

Celui qui apporte le malheur en venant au monde... et qu'en dépit de sa grâce, de son innocence, de sa pureté, on maudit et on hait.

Depuis le jour où cet inconnu, qui peut être même n'était autre qu'Henri lui-même, était venu le trouver à Larigues pour tenter un rapprochement avec l'épouse criminelle, essayer de faire ré-